

Recueil de récits de vies professionnelles

*Allez! Combattons compagnons ou mourrons.
Professionnels audacieux, grondez.
Nantis et marmoréens, écoutez-nous travailler.*

F. - le 26 avril 2016

Accompagnement...

Ce mot commence comme "accueil", d'ailleurs tout commence par un accueil...
Celui qu'on fait à l'Autre quand il est initié par nous, quand l'Autre vient à nous.
Celui que l'Autre nous fait quand nous allons vers lui et que celui-ci nous reçoit.

C'est une histoire qui commence là.
Par un va et viens entre l'Autre et nous, sans se connaître.
Parfois tout de suite avec accroche,
parfois plutôt avec accros, accoups, accidents.
Chacun s'accorde, s'associe, s'allie... pour former progressivement un "on".

Un on, qui peut définir "quelqu'un et tout le monde"; "quelqu'un et personne".
Un on qui peut définir un "nous".
Un on, qui va même parfois jusqu'à définir un "je", quand le "je" et le "tu" ne se dissocie pas.

S'acclimater, s'accouder, s'accroupir, tel est alors notre métier,
sans jamais vraiment savoir à l'avance comment et pour combien de temps.
Oui le risque existe!
Il a peut-être même déjà existé... celui d'être acculé, accoutumé, accaparé, d'être accouplé...
Tel un pagne qui enveloppe les parties du corps les plus intimes...
Oui notre métier est fait de cette proximité au risque de choquer.

Et progressivement, parfois rapidement, brusquement, plus lentement, toussotement, parfois même curieusement... et quelque fois jamais,
par on ne sait quel encouragement, argument, énervement,
Un décrochement se fait.
Le "je" apparaît.
Parfois très succinctement, timidement; parfois profondément.
Et le "on" disparaît. Pour certains juste le temps d'un instant, pour d'autres indéfiniment.
On ne le sait vraiment jamais.

E - le 5 avril 2016

Accompagner...

A nos pas que nous avons posés l'un après l'autre
Comme un accord
Ca été pourtant quelque fois à contre cœur
On a pas toujours suivi la même cadence
Mais peut important
Pourvu que nos mouvements soient la promesse d'un changement
A nos doutes et nos certitudes
Gâce à eux
Nous avons esquissé deux réalités entremêlées
Espérant, audacieusement,
Retrouver une maîtrise sur la vie

S - 24 avril 2016

*Tu roules des chaussettes, je roule des chaussettes,
nous roulons des chaussettes...*

"Viens Yohan je t'emmène chez l'opticien."

Le vendeur nous largue devant les 6 modèles entièrement remboursés par la CMU car d'autres clients, prêts à mettre 249€ dans 20g de verre et plastique l'attendent peut-être.

Yohan tourne dans le rayon. Son regard ne s'arrête sur rien. Je sens son exaspération monter et le moment venir très prochainement où il va renoncer et me dire qu'on repart... sans lunettes.

"Monture en plastique? en métal? rondes? rectangulaires? t'as une idée de ce que tu veux?"

Zéro idée. il ne sait pas ce qu'il aime, quelle sera la paire de lunettes sur son nez pour les deux prochaines années.

"bon, qu'est-ce que tu n'aimes pas?"

On avance. mais Yohan hésite à essayer des lunettes. Il n'ose pas se regarder dans le miroir, encore moins me montrer. J'ai le sentiment qu'il se sent tout nu sans ses lunettes habituelles.

Je tourne le visage vers moi, doucement. Je le regarde avec toute la bienveillance dont je suis capable.

"Tu as un visage fin, il te faut des lunettes pas trop grosses. Tu veux bosser dans le bâtiment. Des lunettes solides conviendraient bien."

Trois magasins plus tard, et toujours le même accueil écoeurant réservé à ceux qui n'apporteront pas une grosse plus-value au magasin, il finit par trouver. Nous avons passé deux heures ensemble. Je le laisse entre les mains d'un vendeur pour finaliser le devis. je lui propose de me rejoindre ensuite car nous avons aussi des courses à faire pour le groupe, toute la vaisselle ayant été cassée lors du dernier incident.

Lorsqu'il me rejoint, il me dit: "pourquoi tu es si gentille aujourd'hui?"

Avec assurance je réponds "je ne suis ni gentille, ni méchante. Soit tu es dans la règle, soit tu ne l'es pas."

Alors que je pense: "je suis une grosse nulle, tu avais besoin de moi depuis un mois d'être soutenu pour ces lunettes et je ne l'ai pas vu. Combien de choses n'ai-je pas vu encore? Combien d'assiettes a-t-il fallu que tu casses pour que j'e m'en aperçoive?"

C'est fragile, comme toujours. Ce jeune homme a accepté de me faire confiance et de se montrer démuné devant moi.

Je me fais la réflexion suivante: "il a besoin qu'on fasse ensemble le choix de sa paire de lunettes et moi j'ai besoin qu'on construise ensemble un groupe accueillant qui sera en mesure de les tirer vers l'autonomie. Sans son aide, j'aurai beau être une éducatrice expérimentée, solide, engagée, je n'arriverai à rien.

Nous avons peu de temps devant nous, et seule, à chaque service, j'ai peu de temps à consacrer à chacun. Leur majorité, et donc la fin de leur accompagnement par mon service, est proche. Je dois faire taire mon impatience et ma révolte pour leur laisser le temps de s'installer sur leur nouveau lieu de vie. Je dois réapprendre à rouler des chaussettes avec eux avant de pouvoir les lancer sur des démarches pour construire leur avenir, pour construire une petite place dans la Société à laquelle ils appartiennent.

Ça commence par ce geste...

Ça commence par cette accoutumance, cette nécessité de se remplir qui va rythmer toute ma journée.

Il faut que ce que j'absorbe reste toujours supérieur à ce que je donne. Oui, finalement c'est une question de mesure, un contre-balancement incessant entre la frustration, le désarroi, l'épuisement et l'espoir, la satisfaction et la volonté.

Alors je commence par de l'eau chaude puis je prends la température. Ce « Bonjour » matinal qui m'indique qui est d'humeur ou non.

L'objectif premier : se concentrer sur ce que je dois faire, ne pas me disperser.

Oui mais les pleurs de ma secrétaire qui me dit qu'elle est à deux doigts d'être hospitalisée ?
Tant pis.

Et ma collègue qui me démontre à quel point l'endroit où je bosse est pervers et destructeur ?

Non, je suis sûr que ce n'est pas si terrible.

Et celle qui a démissionné ? Ce sera un nouveau départ pour chacun.

Voilà, mon travail commence par un égoïsme royal et par une technique de l'autruche bien maîtrisée. Ignorer le malheur de certains pour mieux être disponible pour d'autres.

Et pourquoi ? Parce que sur l'échelle des drames, ils ont gagné l'attention des services sociaux. Parce que je suis payée pour traiter un type de problème pour un type de population. On fait avec ? On fait avec.

Il paraît que je suis trop jeune pour avoir le droit d'être usée, pour avoir le droit d'être lucide. Les critiques amères et la lassitude sont un privilège appartenant à ceux qui ont de l'expérience. Moi je dois être porteuse d'une insouciance fraîcheur, de la naïveté serait encore plus appréciable. Et pour être acceptée, je dois intégrer ce rôle.

Puis les rendez-vous, comme chez le médecin. Alors Madame dites moi de quel mal éducatif vous souffrez et je vous donnerai le remède. Parce qu'aujourd'hui il faut que soit rapide, efficace et performant. Du concret ! Pascal le grand frère et Super Nanny l'ont bien compris : un punching ball, des règles de vie scotchées au frigo et vous obtiendrez un beau portrait de famille.

Mais en faite non. Déjà on va se rencontrer.

Je ne vais percevoir que des petites miettes d'histoire, de personnalité et avec ça je vais devoir monter un pudding bien ficelé. Je vais déjà battre les œufs de mes observations puis ça va donner une chantilly d'analyse. Ajouter un crème pâtissière de jargon et de théorie pour un peu plus de consistance et de crédibilité. Ça y est, il est prêt à être mangé par un professionnel à venir, un magistrat ou encore un juge. Savourez mesdames et messieurs, savourez l'intimité d'une vie.

Mais où est-ce que je vais parler du parfum épicé de cette mère qui, à chacune de mes visites, s'infuse dans mon écharpe. Ce parfum chaud et enveloppant qui, rien que pour ça, fait d'elle une maman.

Et où est-ce que je vais pouvoir dire que oui, Madame et Monsieur sont angoissés, qu'il doute de tout et surtout d'eux. Mais parce qu'ils n'ont pas réussi à intégrer ce code social de faire semblant, parce qu'ils exposent la nudité de leurs peurs on les a jugé incapables. Non, leur fille restera placée.

Et puis il y a ce combat secret. Cette mère qui transpire ses névroses en même temps que l'alcool. Je n'ai pas supporté de la voir vomir son existence lorsque nous avons évoqué le placement. C'est une famille en allumettes, je le sais, il suffit d'un souffle pour que ça tombe, il suffit d'un geste ou d'un mot de trop pour que ça brûle. Mais j'en prends la responsabilité.

Un partenaire a pris ça, pour une empathie pitoyable reflétant mon inexpérience. Voyons : de la distance, de la mesure, un peu de professionnalisme s'il vous plait !

A la fin de la journée, je le sens bien que je n'ai pas appliqué les bonnes formules. L'eau chaude, le sucre, l'espoir de changer, la reconnaissance ne suffisent pas toujours. Je me sens vide. J'énumère mes erreurs de la journée, je perds toute confiance et je garde la certitude que je ne suis pas à ma place. Peut-être trop émotive, pas assez de mise à disante, trop spontanée et naturelle. Oui mais peut être que ça a suffi. Ça a suffi à faire trembler ce qui semble délétère et enraciné. Alors, je reste persuadée que ça en vaut la peine.

S - 7 mars 2016

Pour moi, accompagner c'est...

Bricoler, inventer, essayer... douter.

C'est accepter de ne jamais savoir vraiment où on va aller. Où l'autre va nous emmener.

C'est le contraire de diriger, même si parfois notre rôle est de proposer, d'orienter, de soutenir, d'étayer.

C'est accepter de s'être trompé et de s'être laissé embarqué tout en ayant la possibilité d'être soi même accompagné en analyse de pratique, en équipe...

C'est parfois juste être là, à observer, écouter, être avec... C'est s'ajuster.

E- janvier 2015

Avec toi, à côté de toi,

Comment marcher du même pas,

Comment te soutenir?

Ou devrais-je

Marcher devant toi

Pour te montrer la route.

Avec délicatesse

Gagner ta confiance

Ne pas gêner tes découvertes

Encourager tes essais

Rassurer après une erreur.

Avec l'assurance d'un professionnel

Conforme aux protocoles définis

Comme appris en formation

On accompagne les usagers.

Mais rien ne ressemble aux exemples

Par exemple pas de personnel pour

Accueillir correctement, pas de cuisine pour

Gentiment donner un repas après une fugue

Nous faisons au mieux, nous maintenons la paix sociale

En enfermant ce qui dépasse, en rabotant

Malformations et

Enterrant les revendications. La jeunesse

N'est pas consciente, elle se

Tue et se détruit. C'est pas de notre faute.

C- avril 2016

Quand nos vies s'entremêlent...

Ce matin, avant mon service, je pense à cette femme que j'accompagne au quotidien. Je l'ai quitté la veille fébrile, le teint jaune. Ayant pris soin de prendre soin d'elle après qu'elle ait vomit à la fin du repas, nous nous quittons le temps de la nuit. Chacun chez soi. Par sécurité je laisse la porte de sa chambre ouverte afin que le veilleur prenne le relais durant ses rondes.

Ce matin, avant de nouveau d'y aller, la peur de la mort pour cette femme est présente dans ma tête. La peur de ne pas la retrouver ce lendemain. Ce petit bout de femme au tempérament bien trempé, autoritaire et si attachante parce qu'on peut en jouer, en rire. "Au rapport", nous dit-elle souvent en inventant des scénarios nous concernant (ta collègue est montée sur la table hier, la chef de service n'a rien foutu aujourd'hui...). Cette femme qui se rassure par des enveloppes ou des carrés de chocolat, si vivante quand elle se sent bien.

Encore une fois, ce matin, sa dialyse n'est pas bonne. "Poche trouble" comme peuvent dire ces infirmiers libéraux. Sa fatigue est importante. Elle n'arrive presque plus à articuler. Les vomissements ont été encore importants avant mon arrivée. Avec son infirmière libérale nous prenons la décision d'appeler le service du CHR qui s'occupe de sa maladie. "Qu'elle vienne" nous disent-ils.

J'appelle sa mère, dans le bureau à côté de sa chambre, pour savoir comment habituellement les choses se pratiquent. Elle préfère venir la chercher et l'emmener elle même. Je m'excuse de cet appel auprès de cette maman. Comme si je m'en voulais d'être celle qui annonce à cette mère que sa fille ne va pas bien. Cette mère inquiète quand notre numéro de téléphone s'affiche.

Tout en vivant et en accompagnant cette situation je me rends bien compte que la vie personnelle et professionnelle s'entremêlent, se mélangent. Des émotions, des sensations, des peurs, des gestes, vécus, similaires et en même temps si différents...

La porte ouverte de l'infirmierie, en face du bureau, me happe comme un refuge. Je referme la porte derrière moi, les pleures coulent. L'infirmière de notre service les accueille. Des pleurs liés à ma vie professionnelle? à ma vie personnelle? Aux deux? Ils coulent, coulent, puis petit à petit des mots reviennent, s'articulent et me permettent progressivement de ré-enfiler une attitude rassurante auprès de cette femme.

Comme à son habitude, et pour se rassurer, cette femme que j'accompagne me demande du bout des lèvres après que je lui ai expliqué qu'elle partait à l'hôpital avec sa mère. "Qu'est-ce qu'on fait cette après-midi?" Je suis soulagée qu'elle parte au CHR.

Vie personnelle, vie professionnelle, nous sommes un tout qui accompagne l'autre. Parfois les deux se chevauchent et ont des difficultés à se dissocier. Peut-être aurai-je du passer le relais? Peut-être aurai-je du me protéger? La protéger? Et en même temps c'est aussi ça notre métier: travailler avec ce que nous sommes, ce que l'autre est. Mais jusqu'à quel point?...

Les mamans...

La bouche aiguisée de rouge jusqu'aux coins des lèvres, elles se maquillent de féminité, elles s'affirment de formes et de couleurs. Pour certaines, la minijupe pornographique est une tâche des blessures passées.

Madame H. comprime son corps pour que sa poitrine et ses cuisses gisent encore sous les coups de son ex-mari. Elle s'expose, elle fait d'elle l'objet libidinal de nos regards. Madame H a perdu sa fierté d'être femme mais pas celle d'être mère. Et ses filles cherchent au creux de leur maman, la trace d'une confiance pour, à leur tour, essayé de devenir femme.

Malade, fatiguée, Madame C. garde toujours une sensualité au bout des lèvres et ses chaussures vernis à ses pieds. Elle est maîtresse d'école et cela fait presque deux ans qu'elle confie avec honte ses fragilités. Chez elle, c'est une illustration de livre pour enfants. C'est un décor doucement candide, teinté de poésie. Pourtant, il s'y dit et s'y passe des choses froides et dures. Au fond de son fauteuil de conte de fées, Madame C. me raconte qu'elle ne supporte plus son fils et qu'elle comprend que les autres enfants ne veulent pas de lui. Elle me glisse ses doutes entre mes mains, espérant que j'en fasse une fin heureuse.

Puis il y a Madame M. Elle porte du faux chic laissant deviner de l'authentique blingbling. Sa french manucure virevolte dans tous les sens, tellement ses mains ne cessent de me crier qu'elle n'y arrive pas. De temps en temps, elle secoue sa chevelure puis incline sa tête. Elle pose, dépose. Au début, elle faisait des services sociaux un jeu dans lequel elle excellait dans le faire semblant. Puis, elle ne s'est plus maquillée, elle a juste enfilé un sweat. Elle m'a dit les coups qu'elle avait mis à sa fille, elle m'a dit que des fois elle allait trop loin.

S - juin 2016.

Des corps...

Un **partage**, des émotions, avec des **gens** dont les **corps** peuvent être déformés, abîmés, usés. Des corps qui peuvent jusqu'à même **s'oublier**. par **honte**, par peur, par méconnaissance être oubliés par le propriétaire lui même ou par ceux qui l'entourent.

Ce **partage**, ces émotions avec ces **gens** pour essayer qu'ils ne **s'oublient** plus. Qu'ils aient moins **honte** de leur **corps** même le temps d'un instant.

E - juin 216

Sportif du dimanche, je suis affalé sur mon canapé devant un tournoi de pétanque. Je fais une pause ... quelle ironie, faire une pause alors que je suis en vacances. Eh oui, j'ai pris la formule « travail gratis » pour occuper mon temps. Alors que j'ai tellement de choses à faire, bien plus intéressantes ... Par exemple écrire, écrire un texte et le partager. Un texte pour lâcher prise, un texte faisant l'apologie de la décadence ... un texte où je pourrais parler de pornographie ... peut être en faisant une analogie entre travail et pornographie, quand le travail devient excessif et vulgaire. Non, non je dis ou plutôt j'écris n'importe quoi, uniquement pour répondre à la consigne.

Ce portrait que je croque sur mon activité professionnelle et la relation que j'ai avec est peu flatteur. Mais c'est comme ça, c'est la vie, c'est ma vie : à moi seul de la changer ...

F - juin 2016

Quelques Amphigouri...

Plaque tes doutes sans résistance, refus des émotions

Cinq mots pour écrire c'est peu, pourtant le vocabulaire se simplifie, la mode des textos force la concision. Le T9 oblige à supprimer certains mots automatiquement corrigés. Pourtant cinq mots c'est peu surtout que certains sont plus conceptuels et laissent moins d'interprétations.

Plaque tout, sans doute dans le refus, la résistance, sans émotions

La vie actuelle se résume-t-elle à cette simplification, exposition, zapping, on passe d'une idée à l'autre, une urgence chasse l'autre, on écrit plus, on ne prend plus la plume ou peu c'est un métier. « Si tu reviens j'annule tout ». Communication twitter, sms, beaucoup moins littéraire que Napoléon ou Madame de Sévigné la vie publique s'abrège, se simplifie.

Les émotions exposées en permanence, dans une exagération,

Le doute n'a pas de place, il faut être fort, sûr de soi, les plus faibles se taisent

Le refus est désobéissance,

La résistance est passive, debout,

Plaque à induction plutôt que cuisinière à bois, plaque commémorative pour compter les morts en avions, sous les balles, dans les camps, plaque dentaire qui ternit le sourire, sclérose en plaques invalidante. La plaque qui accélère, la plaque marmoréenne mais ternie voire handicapante. La plaque comme vecteur de simplification.

Et l'accompagnement dans tout cela, les émotions y ont-elles une place ? Comment réagir devant le refus d'être accompagné de nos « clients », nous les poussons peut-être à la résistance mais à la résistance de l'aide apportée, ne renforçons nous pas l'a-socialisation que l'on tente à tout prix de réparer ? Ce doute nous fait réfléchir ou alors nous déprime. Que graverons-nous sur la plaque professionnelle devant notre porte.

C - juin 2016

Mes premières révoltes... (septembre 2016)

Petite, coupe au carré, voix stridente, Carine souffre du complexe d'infériorité. Alors elle revendique. Elle crée un procès au sein du groupe des jeunes qu'on accompagne.

Evidemment, elle se nomme juge. Puis elle crie, ce qui est un comble dans un établissement pour enfants sourds. Elle tire les jeunes par leurs vêtements, elle les insulte d'imbécile. Puis elle pleure. Elle a beaucoup pleuré quand moi, une stagiaire d'une vingtaine d'années, j'ai eu la prétention de remettre en cause ses pratiques. C'est la première fois que j'ai du rendre des comptes à un supérieur hiérarchique. C'est la première fois où j'ai compris qu'il y a des choses qui ne se disent pas, même si tout le monde les sait. *S*

C'était aussi pour moi la première fois. Chef de service depuis quelques mois, je devais recadrer ou plutôt expliquer la vie à cette jeune stagiaire ... je m'entends, la vie de l'établissement, de ses pratiques explicites et implicites, de sa culture ... C'était la première fois que j'avais la sensation d'être instrumentalisé par l'équipe éducative et plus particulièrement par cette éducatrice qui m'avait refilé le « bébé ». 20 ans, on est encore un bébé ... j'aurais pu être son père. Bref, quand j'étais éducateur, je n'avais pas besoin d'un cadre pour assumer mes responsabilités de tuteur. Ça faisait partie de mon travail d'accompagner, d'expliquer ou de recadrer un jeune professionnel ... Pour le coup, ce n'est pas la stagiaire que j'ai recadré mais l'éducatrice. Je pense qu'elle s'en souvient encore. C'est la première fois que j'ai recadré un professionnel ... *F*

Ce n'est certainement pas ma première révolte mais c'est celle qui fait appelle à mon souvenir. Une en tous cas qui me marqua affectivement... J'accompagnais Jean-Paul, comme n'importe quel autre stagiaire. Déjà diplômé moniteur éducateur, cette extension de formation lui permettait de devenir éducateur spécialisé. Peut être déjà la garantie d'un certain savoir être, d'un savoir faire. Mais je ne m'arrête pas aux diplômes, ni au parcours et j'accompagne l'instant présent. Quelque chose de faux semblant transparaissait chez lui. Un quelque chose que l'on sent et en même temps qui nous fait douter sur notre propre manière d'accompagner. En un mois de stage, manipulation de l'équipe, des professionnels de l'école du travail social contre la praticienne que j'étais: exigeante et investie. Sa parole contre la mienne, allant jusqu'à cette "enquête" sur moi auprès de mon ancien directeur. C'est la première fois que mon identité professionnelle était autant remise en question, sujette au doute. Un effet de spirale, une impression que tout peu basculer par le simple fait d'une parole... *E*

C'est peut être ma première révolte sans conviction. Un glissement vers l'acceptation, une perte de repère. La stagiaire est perdue, elle répète ce qu'elle voit se débat avec le quotidien. Je dois signer sa validation de stage. Je ne l'ai vu que 10 jours. Ce que l'on me propose est un copié collé. Ces mots mis cote à cote ne ressemblent à rien. L'éducatrice stagiaire 3ème année a été supervisée par une monitrice éducatrice qui a déjà essuyé deux échecs de Vae que je trouvais justifiés. Je refuse de signer, révolte, mais je ne m'affirme pas sur la qualité de l'accompagnement, sur la qualité de l'analyse, non je refuse parce que ce je n'étais pas là. Je n'ai pas essayé de réparer ce qui pouvait l'être, de rassurer cette jeune femme sur le fait que le travail en mecs ce n'est pas ce qu'elle a vu. Je n'ai pas remis des mots sur le sens des procédures appliquées dans la crainte sans lien avec un projet quelconque qui semble lui échapper. Je culpabiliserai elle n'a pas validé les conduites de projet éducatif. Ce sera surement la faute des autres stages, elle n'avait pas la capacité d'analyser, confortée par ses uniques compétences à maintenir la paix sur le groupe. . Je ne me suis pas révolté auprès de ma hiérarchie, j'ai juste répercuté la violence et la vulgarité qui je reçois, c'est ma première révolte en écho, sans réflexion, sans conviction, en survie.... *C*

Ma première révolte, je la ressens comme si c'était hier, 17ans et demi, je débarque en pré stage dans un centre éducatif qui accueille des jeunes garçons de 13 à 18 ans en rupture sociale et réinsertion professionnelle.

Une « mise au vert » selon les collègues.

Deux femmes travaillent comme éduc avec leur mari dans un environnement d'hommes. Je suis la seule non « maquée » donc vulnérable aux yeux de mes collègues masculins !

Nous vivons sur place.

Je suis révoltée par les méthodes de violences utilisées comme « outil éducatif ». Même le directeur castagne !!!

La première fois que Maurice lève la main sur moi, suite à un refus de ma part d'obtempérer et de me rendre complice d'un acte de vandalisme, un collègue intervient rapidement, sans connaître les enjeux, et maîtrise le jeune homme physiquement...

Ensuite je suis malmenée par tous les leaders qui me défient de ne pas me débrouiller seule...

Je m'effondre dans le bureau du directeur qui me laisse pleurer dans mon coin. Je m'insurge auprès de mes collègues. Questionne la pratique de la violence dans cet établissement. La violence physique sur une femme n'a pas le même sens que l'affrontement physique entre hommes. Je revendique le droit d'être une femme au sein d'un monde d'hommes musclés et demande qu'on me laisse intervenir jusqu'au bout... en me permettant de doser moi-même la prise de risque.

Ce même adulte m'agresse le soir suivant dans le bureau. J'avais demandé à l'éducateur présent de ne pas intervenir mais de rester vigilant pour ma sécurité. Le jeune homme a commencé à me balancer deux ,trois ,quatre baffes, je ne sais plus très bien. Je ne bouge pas malgré la peur. ne ressentant pas de la violence mais un besoin de me tester et de rechercher à me séduire...

Très vite il s'arrête de frapper me voyant sans réaction. Je le défie... *“eh bien pourquoi tu me frappes !!!”*

Défi? Il repart. Je reprends mon souffle, mon collègue n'a pas bougé.

Je crois avoir appris ensuite à comprendre et adapter ma posture. Mais cette première révolte, dont je me souviendrai, m'a permis de penser qu'il est essentiel d'exprimer en équipe son ressenti et de ne pas accepter un fonctionnement institutionnel avant d'avoir réfléchi avec son propre bon sens. Et ainsi amener ses collègues à se questionner sur des pratiques devenues normales et sur une banalisation de cette violence que ces jeunes côtoient depuis leur naissance.

Ma naïveté de jeune professionnelle, que j'ai toujours, me conforte encore aujourd'hui dans l'idée de se remettre constamment en question quant à ses valeurs et son statut.... Jamais acquis...

J'ai appris une chose, continuer à s'indigner, quelque soit la forme et le prix à payer *M*

Pourquoi ce métier m'anime ?

Le hasard me renvoie à définir dans mon parcours, mes ressentis, mes pulsions...qui me collent à la peau.

Le foyer est là où tout a commencé, je découvre un métier alors chargé d'émotions, je jouis au travers de la douleur mais aussi je ressens un certain bien être. N'est ce pas masochiste que de vivre cela ou ai-je conscience d'un désaveu face à une attitude bien antérieure? Ce serait alors un regret ? Là ce serait dans une autre vie car je suis dans le déni du regret, je ne le comprends pas...

Mais pourquoi les poules, c'est bête une poule, mais moi je les aime, elles pondent, elles picorent, elles grattent, elles restent toujours en contact avec la terre. J'ai besoin de ce contact avec le terrain, l'essentiel...

Je terminerai par la notion de confort qui m'anime, ce sentiment de bien être dans ma vie avec ses interrogations, ces doutes, cette recherche de plaisir et de travail, les rencontres, la vie quoi....

M - juin 2016